

aussi vivaces et aussi acerbes, qu'elles survivent si rarement à la période active et militante.

L'approche de la mort, surtout, nous communique une effusion qu'on ne pourrait pas croire sincère si l'on ne connaissait le fonds ou le peu de fonds de nos dissentiments et de nos divergences.

Il n'y a guère que chez nous où l'on rencontre une pareille légèreté de sentiment, où les passions n'ont pas d'attaches plus solides ni plus profondes.

Tout y est superficiel et la mort se joue de nous ; la mort nous épeure et bouleverse nos plus intimes résolutions.

Elle a beau jeu des plus solides d'entre nous, en les voyant trembler au moindre cliquetis de ses ossements ébranlés.

Nous sommes bien peureux, lorsque nous apercevons un suaire qui nous glace et maîtrise nos volontés au point de couvrir tout un passé.

J'ai vu un jour dans mes voyages, au Musée de Bâles en Suisse la fameuse *Danse des Morts* de Holbein, cette puissante évocation du génie allemand.

Il a été reproduit par toutes les revues artistiques, chef-d'œuvre superbe de pensée vigoureuse et hardie, bien propre à fouetter l'imagination du psychologue et à creuser des méditations profondes comme des tombes.

En voulez-vous la description :

A gauche, tout en haut du tableau, une chaire. Dans cette chaire, un prédicateur péroré. La foule écoute l'oraison. Foule bigarrée, chatoyante, où se couloient tous les éléments de la société humaine — de la société d'alors : l'Empereur, le Roi, la Reine, l'Impératrice, le Duc, le Comte, le Noble, la Dame, la Damoiselle, l'Abbé, le Guerrier, le Juif, le Baladin, etc....

A droite, à côté de la chaire, une façon de maisonnette qui rappelle les guérites placées à l'entrée des casernes ou des édifices publics. En guise de sentinelle, la guérite abrite la Mort. La mort, sournoise, penche son crâne

dénudé pour contempler le prédicateur et son auditoire. Elle attend la sortie....

Le sermon est fini. L'auditoire s'écoule. La Mort, gracieusement, s'avance ; et, au passage, son squelette, avenant et courtois, cueille chacun des assistants.

L'assaut n'a rien de brutal. La Mort sourit. Elle ne viole pas les volontés ; elle les entraîne. Elle ne force personne à la suivre ; mais elle se fait suivre ; et, pour y réussir, atrocement persuasive, elle emprunte aux hommes l'air et l'allure capables de flatter chacun.

Devant l'Empereur et le Roi, elle sonne la trompette dont les échos officiels annoncent les Potentats.

Pour séduire la Reine et l'Impératrice, elle a ordonné à ses cheveux de repousser, et des boucles soyeuses caressent les macabres épaules de la terrible Canarde.

Pour allumer l'ambition de l'Evêque, elle a coiffé le chapeau rouge et les cinq os qui furent des doigts montrent au prélat abusé la splendeur des honneurs suprêmes.

L'Abbé veut devenir Evêque ; la Mort, calmement railleuse, lui met la crosse à la main et lui montre la mitre dont elle a coiffé son crâne. Et l'Abbé, cupide, la suit, en lui demandant cette mitre.

Voici le Légiste avec son bonnet carré ; la Mort, très docte, très *his bleu*, disserte savamment et prouve, le texte à la main, qu'il faut pourrir sous de la terre. Et le Légiste cède au texte.

Au Juif, affublé d'une toque pointue et d'une houppelande jaune, la Mort verse des sequins — l'éternel argument de la race. Et les regards du Juif semblent boire les sequins.

La Mort traite le Financier à peu près comme le Juif. Quand le financier n'est pas Juif, il est habituellement digne de l'être.

Pour attirer le Noble, la Mort déploie des oriflammes qui chantent la valeur et la gloire des aïeux. Elle se fait héroïque, gentilhomme-sesque, féodale.

Au Baladin, au Peintre, au Cuisinier, au Musicien, à toutes et à tous elle adresse flatteusement un geste si convenable et si plein